

Ouclipo

**Cartel sur « L'autre fille » d'Annie Ernaux et « La Fissure » de Nane Beaugard
Le 30 janvier 2023**

Disparition impensable, innommable – deuil impossible ?

Anne Ropers

Dans les deux ouvrages « L'autre fille » et « La Fissure », il s'agit d'une disparition. Une sœur morte précède la naissance de l'autre sœur qui est l'autrice. Cette disparition attribuée, désigne à l'autre, celle qui suit, une place singulière. Subitement, elle est donc amenée à changer de place.

Annie Ernaux évoque une photo de bébé : « Quand j'étais petite, je croyais – on avait dû me le dire – que c'était moi. Ce n'est pas moi, c'est toi. »¹

Au premier abord, dans « L'autre fille » et « La Fissure », il est question d'un même événement : la perte d'une sœur aînée que l'autrice n'a pas connue. Par cette perte, la succession chronologique des générations est inversée puisque l'enfant décède avant les parents. Nous éprouvons une difficulté à pouvoir nommer et compter les enfants de la fratrie, d'autant plus que les enfants (sur)vivants n'ont pas connu leur sœur décédée.

Cette disparition, cette perte et surtout le silence qui l'entoure m'ont évoquée un trouble, un brouillage extrême dans la succession des générations, celui de l'inceste. Il s'agit d'une situation clinique d'une femme née d'un inceste et son fils de six ans que j'ai rencontrés dans une PMI il y a vingt ans. Que se passe-t-il lorsqu'un enfant naît d'un inceste père-fille, et que cette enfant devient mère à son tour, donc lorsque celle qui est née d'un inceste accouche d'un enfant ? Comment cet enfant éprouve-t-il le brouillage entre générations ? Comment penser l'impensable, l'innommable dont il est issu ?

Comme pour l'inceste, une difficulté de nomination est présente après la perte d'un enfant. Il semble alors impossible de compter les enfants de la fratrie. Est-ce que l'enfant mort est inclus dans la fratrie ou bien en est-il exclu ?

Les deux autrices Annie Ernaux et Nane Beaugard éprouvent une difficulté de logique, de comptage et de nomination face à la disparition de leur sœur aînée. Ernaux écrit « je n'arrive pas à écrire 'notre mère', ni 'nos parents', à t'inclure dans le trio du monde de mon enfance »² ; et pour Beaugard « la langue n'a rien prévu pour elle »³.

Mais il faut souligner la différence entre la situation d'inceste dans une génération précédente et la disparition d'un aîné que le sujet n'a pas connu. Dans le cas de l'inceste, le sujet est issu de la transgression de l'interdit fondamental, tandis que dans le cas de la disparition d'un aîné, l'existence du sujet est fondée sur la mort d'un autre : « je suis venue au monde parce que tu es morte et je t'ai remplacée »⁴.

« L'autre fille » (titre écrit en minuscules), est une lettre qui n'a jamais été envoyée. C'est une lettre restée en souffrance et que la destinataire n'a ni reçue, ni lue, puisque l'autrice est née deux ans et demi après la mort de la destinataire, sa sœur. Ce texte a été publié dans la collection « Les Affranchis » suite à la demande suivante adressée à l'auteur : « Écrivez la lettre que vous n'avez jamais écrite ». Ernaux qualifie « L'autre fille » de « fausse lettre », car « il n'y en a de vraies qu'adressées aux vivants »⁵.

1 A. Ernaux, *L'autre fille*, Nil éditions, Paris, 2011, p. 10

2 *Ibid.*, p. 40

3 N. Beaugard, *La Fissure*, Editions Ramsay, 2022, p. 17

4 A. Ernaux, *op. cit.*, p. 61

5 *Ibid.*, p. 46

Concernant la question de l'adresse et du destinataire, « L'autre fille » se rapproche de deux autres ouvrages, celui de la « Lettre au père » de Franz Kafka, que Ernaux cite d'ailleurs dans son texte, et celui du « Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas » d'Imre Kertész. Franz Kafka n'a jamais envoyé sa lettre à son père, bien qu'il fût vivant au moment où il l'écrit. Le destinataire du texte d'Imre Kertész ne l'a jamais lu, puis qu'il n'est jamais venu au monde. Kertész écrit un texte sous forme de prière dans lequel il renonce à devenir père, à avoir un enfant.

D'après Lacan, le style d'un texte serait conditionné par son destinataire, donc par l'adresse. « Le style, c'est l'homme, [...] à qui l'on s'adresse »⁶.

A qui s'adresse Ernaux quand elle parle d' « elle » ? Elle évoque beaucoup sa mère. Est-ce que sa mère serait la véritable destinataire de sa lettre ? Ernaux « écrit contre elle. Pour elle. A sa place d'ouvrière fière et humiliée.⁷ » Elle évoque un combat avec sa mère : « T'écrire c'est te parler d'elle sans arrêt, elle, la détentrice du récit, la profératrice du jugement, avec qui le combat n'a jamais cessé »⁸. Mais elle écrit aussi, en s'adressant à sa sœur, « Je n'écris pas parce que tu es morte. Tu es morte pour que j'écrive, ça fait une grande différence »⁹. Parfois Ernaux provoque une confusion, le lecteur ne sachant pas si par « elle », elle désigne sa sœur morte ou sa mère.

De quelle perte, de quelle disparition, de quel deuil s'agit-il pour Ernaux et pour Beauregard ? Toutes les deux parlent de leur sœur décédée comme une « ombre ».

Ernaux évoque le moment où elle apprend l'existence passée de sa sœur, morte de la diphtérie à l'âge de six ans. Elle l'apprend par des paroles de sa mère qui s'adressent à une autre jeune mère. «[...] les paroles déchirent une zone crépusculaire, me happent et c'en est fini »¹⁰ p. 15. Elle parle donc d'un éprouvé de déchirement.

Beauregard évoque une fracture, pour nommer l'effet des paroles maternelles qui brusquement font apparaître sa sœur morte dans sa vie. Elle écrit aussi que les paroles de sa mère créent « un trou dans le tissage et dans le comptage familial »¹¹.

Le deuil, ou l'impossibilité de deuil de la perte de l'enfant semble surtout concerner la génération précédente, donc les parents des deux aînées. Pour Ernaux et Beauregard, il semble s'agir d'un deuil face à la perte de la place qu'elles pensaient occuper jusqu'à ce qu'elles apprennent l'existence d'une sœur morte avant leur naissance. Dans « Deuil et mélancolie » Freud écrit que le deuil concerne aussi la perte d'un idéal et pas seulement la perte d'une personne. Les deux mots « plus gentille » prononcés à propos de la sœur morte par la mère d'Annie Ernaux a changé la place de celle-ci « en une seconde »¹² (à entendre comme l'unité temporelle mais aussi comme « deuxième »). Elle écrit « Entre eux et moi, maintenant il y a toi, invisible, adorée. Je suis écartée, poussée pour te faire de la place. Repoussée dans l'ombre [...] . »

Annie Ernaux a dix ans lorsqu'elle apprend l'existence passée de sa sœur aînée : « Je le connais par cœur le dimanche d'été où tu surgis dans mon existence d'enfant »¹³.

Est-ce que le vécu des deux aînées face à l'intrusion d'une sœur aînée dans leurs vies peut être qualifié d'un complexe d'intrusion décrit par Jacques Lacan ?

« Le complexe de l'intrusion représente l'expérience que réalise le sujet primitif, le plus souvent quand il voit un ou plusieurs de ses semblables participer avec lui à la relation domestique, autrement dit, lorsqu'il se connaît des frères . Les conditions en seront [...] très variables » [...]

6 J. Lacan, *Ecrits I*, Editions du Seuil, 1966, p. 15

7 A. Ernaux, *op. cit.*, p. 21

8 *Ibid.*, p. 40

9 *Ibid.*, p. 35

10 *Ibid.*, p. 15

11 N. Beauregard, *op. cit.*, p. 53

12 A. Ernaux, *op. cit.*, p. 21

13 *Ibid.*, p. 29

d'abord selon la place que le sort donne au sujet dans l'ordre des naissances, selon la position dynastique, peut-on dire, qu'il occupe ainsi avant tout conflit : celle de nanti ou celle d'usurpateur.¹⁴ »

Lacan souligne une proximité entre la paranoïa et le complexe fraternel d'intrusion.

Comment Ernaux et Beaugregard sont-elles traversées par la rivalité et la jalousie ? Est-ce que la sœur aînée peut-être une rivale, une « 'autre' comme objet »¹⁵ ? Comme la sœur aînée est morte, comme elle a disparu avant d'apparaître dans la vie des deux autrices il s'agit plutôt de prendre la place de l'autre. La vie de l'une est fondée sur la disparition de l'autre. « Pour être, il a fallu que je te nie »¹⁶ écrit Ernaux.

Mais qui est l'autre ? Dans « L'autre fille », laquelle est l'autre ? La sœur morte serait-elle l'autre pour l'autrice ? Ou bien la sœur survivante, Annie Ernaux, serait-elle l'autre fille ?

Lacan écrit « [...] dans la situation fraternelle primitive [...] l'agressivité se démontre pour secondaire à l'identification » (au puîné), la jalousie a comme préalable l'identification à l'état du puîné¹⁷. Or chez Ernaux et Beaugregard peut-il se jouer un drame, le drame de la jalousie, tandis qu'une des protagonistes est déjà morte ?

Il s'agirait donc plutôt d'un deuil pour Annie Ernaux de perdre sa place de fille unique, le seul enfant, et pour Beaugregard, d'un deuil de perdre sa place de la seule fille de la fratrie (elle a deux frères). Ernaux comme Beaugregard sont traversées par un vécu d'inquiétante étrangeté, voire de dépersonnalisation. Qui regarde la mère de Beaugregard ? Regarde t-elle en réalité sa fille morte, lorsqu'elle regarde sa fille vivante ? Beaugregard écrit aussi : « moi confondue avec elle dans un corps qui ne m'appartient pas tout à fait »¹⁸. Ernaux évoque un vécu similaire : « Enfant [...] je croyais toujours être le double d'une autre, [...] .Que je ne vivais pas non plus pour de vrai »¹⁹.

« La Fissure » est écrit comme un poème, un chant, entrecoupée par les voix d'autres auteurs, à la manière d'un chœur de tragédie grecque. Le texte est écrit sans ponctuation, comme la transcription d'un flot de paroles. Les seules ponctuations sont donc les voix des autres auteurs. « L'autre fille » est un texte dont le style est radicalement différent. Il est très sobre, quasi documentaire, et c'est une écriture qui semble très maîtrisée.

La position subjective face au deuil est aussi très différente chez Ernaux et Beaugregard.

Dans « Deuil et mélancolie » Freud décrit le processus du travail de deuil, mais aussi celui du travail de la mélancolie.²⁰ Selon Freud, « le complexe mélancolique se comporte comme une plaie ouverte (« der melancholische Komplex verhält sich wie eine offene Wunde. »), qui, à terme, vide le moi. Ainsi, le moi s'appauvrit entièrement. La cicatrisation est donc entravée dans l'état mélancolique. Dans la mélancolie, l'ombre de l'objet perdu tombe sur le moi (« Der Schatten des Objekts fiel so auf das Ich »²¹).

Soulignons que le mot allemand « Trauer » (deuil) partage la même racine avec le mot « traurig » (triste) : il s'agit de « trûrên », mot de l'ancien haut allemand, qui signifie 'baisser les yeux', ou 'baisser le regard'.

L'objet perdu serait pour Ernaux et Beaugregard leur place vis-à-vis de leurs parents, place d'enfant unique pour l'une, et de fille unique pour l'autre.

14 J. Lacan, *Les complexes familiaux*, Navarin éditeur, 1984, p. 35/36

15 *Ibid.*, p. 37

16 A. Ernaux, *op. cit.*, p. 71

17 J. Lacan, *op. cit.*, p. 39

18 N. Beaugregard, *op. cit.*, p. 119

19 A. Ernaux, *op. cit.*, p. 45/46

20 S. Freud, *Gesammelte Werke*, tome 10, Fischer Verlag, 1999, p. 443

21 *Ibid.*, p. 435

Mais les deux autrices abordent d'une manière très différente la question du deuil. Chez Ernaux, l'écriture semble se fonder sur un refus, un rejet du travail de deuil. Elle occuperait ainsi une position mélancolique mais sans qu'il ne s'agisse d'une mélancolie proprement dite puisque cette position mélancolique est source de sublimation, d'écriture. En revanche, chez Beaugard, l'écriture accompagne un travail de deuil, c'est donc une écriture du deuil.

« [...] disparition ne se peut. Sauf disparition de la pénombre. Alors disparition de tout. Disparais pénombre ! Disparais pour de bon. »²²

22 S. Beckett, *Cap au Pire*, Les éditions de Minuit, 1991, p. 23